ALAIN LE PACIFISTE S'EN VA-T-EN GUERRE (http://alinalia.free.fr/spip.php?article300)

Dans le lourd climat qui précède la Première guerre mondiale, Alain se bat avec vigueur aux côtés de ses compatriotes radicaux pour le maintien de la paix, et écrit plusieurs *Propos sur la guerre* dans ce but. Le 31 juillet 1914, Jean Jaurès qui s'était dévoué à la création d'un mouvement pacifiste franco-allemand est assassiné dans un café parisien par le jeune Raoul Villain, un nationaliste fanatique qui était convaincu que la guerre devait avoir lieu. Le jour suivant la France décrète la mobilisation générale **(cf. Texte 1 ci-dessous).**

Alain, prenant à nouveau tout le monde à contre-pied, amis et ennemis, tout en se déclarant fidèle aux idées qu'il avait fait siennes… se porte volontaire ! Il a déjà 46 ans et est dégagé de toute obligation militaire ; mais il ressent au plus profond de lui-même que son statut de citoyen impose cette position.

Il est donc affecté au 31e Régiment d'Artillerie Lourde. En octobre 1914, sa batterie est déployée dans le village de Beaumont, entre Toul et Saint-Mihiel, à l'arrière de la ligne de front. Il est téléphoniste et, quoique son groupe soit constamment proche du combat, il admettra que son rôle lui permet quelques « plaisirs intellectuels » ainsi que des « heures sous protection » puisque le poste téléphonique est généralement loin du danger et n'exige pas une attention continue. Il utilise ces « heures protégées » pour se laisser aller au « plaisir intellectuel » qui est celui de concevoir et de mettre en œuvre plusieurs de ses écrits. En tous cas, il se comporte impeccablement en tant que militaire : en février 1915, il est récompensé par le grade de brigadier. Il est et reste, avant tout, un homme parmi les hommes comme lui, dans le sens militaire entier du mot.

Le philosophe a entretenu une correspondance avec ses amies Marie Salomon et Marie-Dominique Morre-Lambelin dans laquelle il s'oppose aux écrits héroïques sur le conflit et exprime son désaccord total avec ceux qui dirigent la France. En 1916, Alain rédige dans les tranchées un *Manifeste au peuple allemand* **(texte 2),** un texte distribué clandestinement en quelques exemplaire ; resté inconnu depuis, il fut édité en 1952 par Michel Alexandre en « sinistre conclusion » au Prologue du recueil posthume **Politique** (PUF, 1952), prologue qui rassemblait trente *Propos d'un Normand* , témoins, souligne Alexandre, d'une époque ou « dans un monde en paix, réflexion et action politique semblaient pouvoir et devoir presque aisément se conjuguer » (Note de l'éditeur, VI). C'est aussi en 1916 qu'Alain rédige *De Quelques-unes des causes réelles de la guerre entre nations civilisées*, refusé par les éditeurs, et dont le livre *Mars ou la guerre jugée* représente en quelque sorte une seconde version **(texte 3).** Ses *Souvenirs de guerre* qu'il écrit en 1931 et révise en 1933, nous donnent les détails de sa vie au front et son expérience de combattant avec un grand recul dans le temps. Cette expérience prit fin le 23 mai 1916 à Verdun donc avant la fin des hostilités, par suite d'une blessure au pied, bloqué et meurtri dans la roue d'une voiture, et non point sur le champ de bataille ; il sera par la suite affecté à un poste du service météorologique (un service sédentaire donc) et enfin libéré en 1917 et reconnu partiellement invalide. En tant que membre d'un Régiment qui prit part au combat dans plusieurs zones, il se retrouve pratiquement sans interruption tout près de la ligne de feu ou dans une tranchée, et réfléchit sur sa condition personnelle ainsi que sur celle de ses compagnons. [...] Soldat-philosophe ou plutôt philosophe-soldat (la première image prend le dessus sur la seconde mais les deux sont harmonieusement mêlées), la guerre lui apparaît tel un laboratoire pour étudier l'âme humaine, qu'il analyse donc en temps réel.

TEXTES DU PHILOSOPHE ALAIN

1. *Propos du 5 août 1922*

« Circulaire recommandée. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août 1914 ».

Je ne crois pas que ceux qui ont lu cette affiche en oublient jamais le contenu ; mais la forme même de cet ordre effrayant mérite attention. L'Administration y a mis sa marque. L'État se montre ici sans visage, comme il est ; en sorte qu'on ne trouve point ici de colère, ni même de gravité ; ce n'est qu'une note de service, qui s'adresse cette fois à quelques millions de fonctionnaires, tout citoyen en âge de servir étant fonctionnaire.

C'est à peu près comme si on nous avait dit ceci : « Pour des raisons d'ordre administratif, et conformément à trois mille six cents circulaires antérieures, la plupart confidentielles, toutes les libertés sont suspendues, et la vie des citoyens âgés de moins de cinquante ans n'est plus garantie. » Non point un chef, mais des milliers de chefs ; non point une volonté, mais une effrayante machine ; non point l'hésitation, la pitié, ni plus tard les remords.

Ce genre d'oppression est moderne ; les anciens ne s'en faisaient aucune idée, pas plus que des chemins de fer. J'eus plus d'une fois l'occasion de remarquer par la suite la puissance de cette organisation mécanique, qui pousse les hommes comme des wagons. Ce tyran sans visage ne laisse jamais aucune espérance ; aussi n'y eut-il point de discours, mais chacun alla graisser ses bottes.

2. *Manifeste au peuple allemand*

Ce que tant de gens pensent chez nous, qui n'écrivent point, qui ne parlent point, il faut pourtant que vous le sachiez, car nos journaux vous trompent [...]

Il y a eu là, depuis bien des années, un malentendu énorme. D'un côté nous avons cru, d'après les papiers publiés en Allemagne, qu'il s'agissait, pour votre nation, de saisir par la force nos plus riches provinces et de les garder. De l'autre, vous avez cru, on le voit bien clairement aujourd'hui, qu'il s'agissait pour nous et nos alliés de diminuer l'Allemagne politiquement, militairement, économiquement.

D'un côté et de l'autre de la frontière, la presse officielle ne se gênait pas pour entretenir cette double erreur ; elle continue à l'entretenir.

Et voici ce que nous apercevons désormais. Nous découvrons que, chez vous, dans le peuple, dans la bourgeoisie, parmi tous ceux qui ont payé le plus cher, vous avez cru faire une guerre défensive. Vous l'avez cru à tort ou à raison. Ne discutons pas là-dessus ; les erreurs de jugement n'importent pas puisqu'il s'agit de sentiments de bonne foi.

Et nous vous certifions que chez nous, l'immense masse des paysans, des artisans, de tous ceux qui ont payé le plus cher aussi, ont fait la guerre sans haine, croyant résister à une agression préméditée et injuste.

Ceux mêmes qui n'en étaient pas absolument sûrs, n'ont pas hésité un instant, parce que notre élite leur avait trop répété que nous étions moralement corrompus et diminués militairement par une longue paix, par la république, par les utopies. De sorte que chacun a pris les armes pour l'honneur.

Notre opinion, comme la vôtre, est payée assez cher aujourd'hui, pour que nous ayons le droit de le dire : cette guerre a mis aux prises les deux peuples les plus puissants, les mieux organisés, chacun à leur manière, et, nous osons le déclarer, les plus chevaleresques.

Les horreurs, quelles qu'elles soient, sont peu de chose à côté de deux ans d'héroïsme, des deux parts, et des millions d'autres preuves que nous avons, les uns ou les autres, données au front et à l'arrière, des devoirs envers les blessés, les femmes, les enfants, etc.

Une tyrannie insupportable empêche chez nous et sans doute aussi chez vous de dire ces choses ; elle n'empêche pas de les penser.

Voici donc la situation : deux peuples de bonne foi combattent pour l'honneur, pour leur indépendance, et il semble, de bonne foi, que chacun d'eux représente quelque chose d'unique dans l'histoire de la Justice. C'est même pour cela qu'ils se battent si bien [...]

Nous sommes mutilés, comme vous, par tous ces massacres. Nous sommes ruinés, comme vous, par toutes ces folles dépenses, ni plus, ni moins. Chez nous, comme chez vous, ni plus, ni moins, les plus valeureux, les meilleurs, impitoyablement, par leur vertu même, sont morts. Des deux côtés nous avons la perspective de ruines à réparer, et nous disons bien, de vraies ruines : familles à refaire, la race à refaire, tout un équilibre à refaire. Que les esprits, chez vous comme chez nous, considèrent bien cela, et c'est déjà la paix.

Les détails d'arrangement, qui paraissent écrasants, et par lesquels on justifie tant de retard apporté aux négociations, sont affaire de diplomatie, de formules des chancelleries. Elles seront imparfaites et pourtant elles suffiront, car les énergies individuelles ne dépendent pas autant qu'on dit des traités, des règlements de compte, des indemnités. On rêve de réparations minutieusement calculées, et pendant ce temps la guerre continue - mal cent millions de fois pire que le plus mauvais arrangement.

Que personne ne soit humilié, ni méprisé. Que la paix ne soit point le fruit de la lassitude, du découragement, de la peur. C'est tout ce qu'il faut.

Et est-ce donc impossible après tant de preuves, après que tant d'hommes admirables sont morts sans aucune autre ambition que de prouver qu'ils étaient dignes de respect ? Après de telles preuves, la paix ne peut être ni marchandage ni affaire d'usuriers, mais uniquement une question d'honneur.

Songeons bien à cela que vouloir gagner sur le marché serait une manière de déshonorer les morts. Oui, des deux côtés, demandons-nous seulement si l'honneur est sauf. Ni les uns, ni les autres ne demandons le prix du sang. De toute façon, pour l'avenir, pour la Justice, pour le Droit, il faut une paix noble.

Que les peuples se le disent à travers les frontières.

3. *Mars ou la guerre jugée,* chapitre LI, « Qu'as-tu appris » ?

– Dis-moi, qu'as-tu appris à la guerre ?

– J'ai appris d'abord à mieux compter sur cette mécanique vivante, que je croyais fragile. Aussi je n'écoute plus ses faibles plaintes et réclamations, comme je faisais ; car je me suis assuré par une longue expérience que la crainte d'être malade est la cause principale des maladies.

– Encore, qu'as-tu appris à la guerre

– J'ai appris encore à mieux goûter la joie d'être vivant. Je mange, je bois, je respire, je dors avec bonheur. Par cette précieuse bonne humeur, je suis disposé à ne pas m'inquiéter beaucoup des petites choses.

– Encore, qu'as-tu appris à la guerre ?

J'ai appris à aimer les chaussures larges et les cols mous, parce que j'ai porté longtemps la livrée du pauvre. Enfin j'ai perdu cette habitude bourgeoise que j'avais de vouloir imposer par l'extérieur. C'est un souci de moins.

– Encore, qu'as-tu appris à la guerre ?

– J'ai appris à décider vite et à exécuter avec réflexion, parce que l'expérience m'a fait voir que la destinée de chacun dépend moins de l'action décidée que du chemin suivi. Autrefois je délibérais avant de commencer, ce qui est craindre avant de savoir.

– Encore, qu'as-tu appris à la guerre ?

– J'ai appris que les choses ne nous veulent ni mal ni bien, et que, si dangereuses qu'elles soient, on peut toujours compter sur elles, ce qui fait que chacun surmonte à chaque instant la destinée par attention et prudence.

– Encore, qu'as-tu appris à la guerre ?

– J'ai appris que rien n'est plus utile à l'homme que l'homme, et que rien n'est meilleur pour l'homme que l'homme.

– Étrange! Mais encore, qu'as-tu appris à la guerre ?

– Aussi que les plus grands maux viennent de l'homme, mais que la menace humaine, continuellement perçue pendant des mois, n'affaiblit nullement cette amitié universelle, mais au contraire, à ce que j'ai éprouvé, la fortifie.

– Ces choses ne vont pas ensemble. En ton abri, tu as eu le loisir de penser. Allons, sérieusement qu'as-tu appris à la guerre?

– J'ai appris que tout pouvoir pense continuellement à se conserver, à s'affirmer, à s'étendre, et que cette passion de gouverner est sans doute la source de tous les maux humains. Non que l'esclave en devienne plus mauvais; tout au contraire, il apprend à dominer les vifs mouvements de l'orgueil, et il s'approche malgré lui de l'heureuse égalité. Mais c'est le maître qui devient méchant par l'exercice du pouvoir absolu. Méchant d'abord parce qu'il prend ses inférieurs comme instruments et outils. Méchant enfin par la colère, qui lui gâte l'estomac. Et selon mon opinion tous les sentiments guerriers viennent d'ambition, non de haine ; jusqu'au plus haut degré du pouvoir, qui se trouverait être bientôt le plus haut degré de dépendance, si la guerre et la menace de guerre n'imposaient une obéissance sans discussion. En sorte que tout pouvoir aime la guerre, la cherche, l'annonce et la prolonge, par un instinct sûr et par une prédilection qui lui rend toute sagesse odieuse. Autrefois, je voulais conclure, trop vite, qu'il faut être assuré de la paix pour diminuer les pouvoirs. Maintenant, mieux instruit par l'expérience de l'esclave, je dis qu'il faut réduire énergiquement les pouvoirs de toute espèce, quels que soient les inconvénients secondaires, si l'on veut la paix.